

Littérature et ethnographie à travers *De la naissance au mariage chez les Peuls de Mauritanie* de Bios Diallo

Achraf Mohamed Abdoul Ghader OUEDRAGO

Docteur ès Lettres, Chargé de cours,

Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université et ENS de Nouakchott, Mauritanie

Parue en 2004, *De la naissance au mariage chez les Peuls de Mauritanie*¹ est avec *Rèlla ou Les Voies de l'honneur* de Tène Youssouf Gueye, parue en 1983, un des textes ethnographiques de la société peule mauritanienne. Ecrite dans une forme simple, teintée de poésie et d'un souffle interculturel à travers lequel s'incrument des mots peuls, lesquels mots sont mis en comparaison avec les chants et concepts du pays soninké, autre composante ethnique qui partage le même environnement que les Peuls, le livre de Diallo offre un itinéraire multiforme d'un enfant peul, de sa naissance à l'âge adulte, marqué par l'étape décisive qu'est le mariage.

La connexion entre la littérature et l'ethnographie est surtout perceptible à travers le genre autobiographique dans certaines œuvres de la « littérature coloniale » où l'écrivain veut coûte que coûte démontrer à travers son récit l'existence d'une culture et d'une civilisation pour ainsi démentir la mission civilisatrice du colonisateur. Dans cette perspective, une œuvre telle que *L'Enfant noir* de Camara Laye et *Le Fils du pauvre* de Mouloud Feraoun peuvent être considérées, à la fois comme des textes autobiographiques et ethnographiques. C'est ce qui nous a poussé à centrer notre communication entre la littérature et l'ethnographie.

Notre communication s'articulera autour de trois parties. Dans la première partie nous nous interrogerons pour savoir si l'on peut considérer l'œuvre de Bios Diallo comme une œuvre autobiographique. Ensuite nous tenterons de savoir si cette œuvre, est un lieu de confrontation entre le réel et l'imaginaire. Pour finir, nous analyserons la représentation du corps et de l'espace tout en essayant de voir l'image que nous propose Bios Diallo d'une société africaine traditionnelle, la société peule en Mauritanie.

¹ Paris, Karthala, 2004.

1. Un essai autobiographique?

Après la représentation de l'habitat peul dans le premier chapitre de son œuvre, Diallo consacre son deuxième chapitre à la description des différents moments de l'arrivée d'un enfant au sein d'une famille : de l'attente des parents jusqu'à l'accouchement avec les différentes phases marquées par des rites et des croyances et tout un ensemble de préparations. Cette méthode scripturale du récit, est représentative du genre autobiographique. Dans la littérature négro-africaine comme dans celle du Maghreb, le genre autobiographique s'est manifesté mû par le désir ardent de démontrer rigoureusement les arguments avancés selon lesquels la mission du colonisateur était de civiliser, d'enseigner et d'éveiller l'être colonisé. Pour l'écrivain, l'urgence était de broser un tableau montrant les différentes phases de l'évolution de l'enfant colonisé. Cette démonstration est indissociable de l'activité autobiographique. Dans sa thèse sur la littérature mauritanienne Manuel Bengoéchéa, en parlant de l'écriture poétique de Diallo, insiste sur l'interconnexion entre les faits historiques et les préoccupations ou les angoisses temporelles d'un écrivain. Il écrit à ce sujet :

« [i]l est des œuvres littéraires qui illustrent cette tension entre le contexte dans lequel elles apparaissent et les éléments personnels qu'un écrivain y investit, un savant mélange entre Histoire et histoire. Le recueil de Diallo est une de celles-là qui fait aussi bien entendre l'écho du monde extérieur que les silences assourdissants d'une conscience personnelle. »¹

Nous sommes, avec l'œuvre de Diallo, loin des temps d'une écriture autobiographique revendicative face au déni qui était fait des cultures des populations colonisées. Cette monographie ethnologique et/ou ethnographique est conçue de telle sorte que la dimension poétique affleure au point de supplanter la description ethnographique riche en détails et en enseignements. Avec brio, Diallo brosse l'itinéraire d'un enfant peul dans son milieu traditionnel. La question du genre est aussi soulignée. Le récit bascule entre personnages féminins et masculins. Mais le masculin domine le texte de même que dans la culture peule traditionnelle où l'homme est au centre de tout. Il est l'élément autour duquel se centralisent tous les actes, projets et attentions. Le prénom, d'ailleurs le seul, qui apparaît dans ce texte

¹ Manuel Bengoéchéa, *Littérature mauritanienne francophone, panorama, analyse, réflexions* sous la direction de Xavier Garnier, Thèse de doctorat, Université Paris 13 Villetaneuse, 2006.

est celui de Moussa, prénom concordant avec celui de l'auteur, suivi de sobriquets. L'auteur signale, à cette occasion, les tiraillements résultant de la naissance de l'enfant, souvent considéré comme un bien et une chance pour la famille et pour son entourage : « L'enfant qui naît est source de conflits. Chacun veut se l'approprier. Chacun veut le nommer (...). Il vous dira : « Mon nom coranique est Moussa ; mon père m'a appelé Tougué ; un ami à lui et ma mère leur a préféré Oumar » (p.30). C'est dans cette perspective (du prénom et du milieu qu'est Sélibaby) que le récit ethnographique rejoint le récit autobiographique même si l'auteur s'en dédouane en brouillant les indices autobiographiques par la récurrence de l'anonymat en particulier.

En dehors du milieu, c'est la reconstitution de la culture peule et la palette d'informations fournies qui frappent le lecteur. L'auteur de *L'Aventure ambiguë*, Cheikh Hamidou Kane, n'est pas resté indifférent face à cet appel et/ou rappel de la culture peule et exprime dans sa préface sa crainte de voir cette richesse sombrer dans l'oubli le plus total :

« Ce qui importe pour moi qui suis Peul, c'est d'une part la richesse de la culture ainsi rappelée à mon souvenir, sa puissance, sa cohérence, et aussi, hélas, sa dramatique disparition en cours, là sous mes yeux dans l'intervalle des trois générations qui séparent mes parents de mes enfants ». (p.7)

Partant de ce constat, peut-on qualifier le texte de Diallo d'autobiographie collective faisant plus référence à un imaginaire social qu'à un personnage donné ? L'auteur retrace un vécu et enseigne tout un rituel de la société peule mauritanienne à travers lequel peuvent s'identifier toutes les composantes peules, qu'elles soient du Sénégal, de la Guinée ou du Mali. Ce tableau résulte d'une parfaite maîtrise du milieu mais aussi d'une attention particulière aux mouvements furtifs émanant des personnes et de leurs paroles. Le texte de Bios Diallo provient-il de la nostalgie de l'écrivain qui revisite alors sa culture ou est-il le résultat d'un désir de sauvegarder une culture, une mémoire en perdition ? Il semble bien que l'écrivain éprouve comme un besoin de remonter aux sources. Une activité qui fait penser à l'écriture de Moussa Diagana dans *La Légende du Wagadu vue par Sia Yatabéré* ou dans *Targuiya*¹ où l'histoire que raconte Houriya déclenche chez l'héroïne, Targuiya, une logorrhée lui permettant de

¹ Moussa Diagana, *La Légende du Wagadu vue par Sia Yatabéré*, Carnières – Morlanwelz (Belgique), Éditions Lansman, coll. « Théâtre à Vif », 1994 et *Targuiya ou Il était une fois l'amour au temps de la guerre*, Carnières – Morlanwelz (Belgique), Éditions Lansman, coll. « Nocturnes Théâtre », 2001.

questionner et de comprendre son passé. C'est dans cette perspective que l'écriture devient un "devoir de mémoire". A travers la narration du récit et la reconstitution du parcours de l'enfant, l'essai de Diallo exprime ainsi la même intensité et la même ferveur qu'*Amkoullél, l'enfant peul*¹ de l'écrivain-traditionaliste malien, Amadou Hampâté Bâ. Comme ce dernier, Diallo fait montre d'une mémoire exceptionnelle et d'une vraie passion pour les traditions orales. Conscient de la beauté et de la fragilité de la littérature orale africaine, l'auteur d'*Amkoullél, l'enfant peul* avait d'ailleurs prononcé cette phrase célèbre: « En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle ! »

2. Un récit qui oscille entre le réel et l'imaginaire

Lire le récit de Bios Diallo entre littérature et ethnographie, c'est aussi y questionner la place du réel et de l'imaginaire. Ce récit oscille entre le réel, lorsque l'écrivain décrit avec minutie les différentes phases et faces de la culture peule, et l'imaginaire qui accompagne cette culture tels les êtres invisibles et redoutables qu'on craint et dont, on veut éviter le contact :

« Encore très fragile, le nouveau-né pourrait être (é)changé par les djinns. Il est conseillé à toute accouchée qui n'a pas encore « baptisé » son enfant, de porter sur elle-même un couteau qu'elle place sur la tête de l'enfant, comme coussin. Sa fonction consiste à traquer les mauvaises consciences ». (p.28)

C'est ainsi que le récit est partagé entre deux forces, celle du réel et celle de l'imaginaire. Elles cohabitent ensemble mais chacune veut s'accaparer le récit et fait tout pour prendre le dessus sur l'autre. Le lecteur assiste, perplexe, à la confrontation continue de ces deux forces qui constituent l'ossature du livre de Diallo. Mais, par une esthétique de synthèse et d'« entre-deux », Diallo arrive à concilier ces deux mondes ou ces deux visions. Nous avons choisi de classer ces mots.

- Ceux, relevant du réel se trouvent au début du récit : "*habitat*", "*la baignade sacrée*", "*la case*", "*l'accouchement*"...

- Les mots qui dénotent les mécanismes de l'imaginaire peul sont souvent mis entre des guillemets du fait de leur caractère impropre : « démangeaison », « sensibilisation »... La phase dite « démangeaison » survient au moment de la guérison du circoncis. L'imaginaire peul et/ou *halpulaar* envisage comme solution un rapport sexuel. Mais dans quelles

¹ Amadou Hampâté Bâ, *Amkoullél l'enfant peul*, Arles, Actes Sud, 1992.

conditions ce dernier est-il accompli ? « Par le truchement de quelque tante, grande sœur ou autre proche parente, on trouve au garçon une femme légèrement plus âgée que lui, avec laquelle on traite pour qu'elle accepte de donner satisfaction au poulain de la famille. » (p.47)

La question qu'il convient de se poser est la suivante : cette pratique et/ou négociation est-elle admise ou acceptée par l'islam ? C'est dans cet élan que l'on peut parler de confusion entre le sacré et le profane. La configuration de la société est telle qu'il est difficile d'établir avec certitude sur quel axe elle se réfère. Un exemple significatif est donné sur les Fulaabé : « Peu respectueux des rites musulmans, les Fulaabé enterraient le mort dans sa chambre ou au milieu de son bétail. » (p.58)

Un autre concept, décrit par l'auteur dans son récit, est celui de la « sensibilisation ». Il clarifie :

« le terme de « sensibilisation » pourra paraître peu pertinent voire dépourvu de sens dans la perspective occidentale du mariage. Ce qui n'est pas le cas pour la société halpulaar. Le mariage n'est pas seulement l'affaire de deux personnes qui se lient, mais un pacte de toute la société qui participe au choix du/de la partenaire. » (p.70)

Le récit devient un travail de synthèse et de comparaison non seulement entre la société peule traditionnelle et la société occidentale, mais aussi entre la société peule et la société soninké notamment lorsqu'il parle de la femme enceinte : « Contrairement à la femme soninké qui fait de rudes travaux, la femme peule se contente de porter sa calebasse à lait pour se rendre au parc à bétail ou aller vendre son lait et son beurre. » (p.24)

Au vue de toutes les informations se rapportant sur les lois sociétales, il apparaît que c'est la femme qui est la principale victime de ces normes. Dans le cadre de la sensibilisation, l'auteur écrit, à propos de la femme : « En réalité, elle n'est pas consultée mais simplement informée. Ce qui exclut toute liberté pour la future belle-fille. » (p.70) La place accordée au mariage dans la mentalité peule est importante. Bios Diallo est aussi resté attentif à cette étape cruciale qui transforme la vie d'une personne. Il est « le terme indiciaire d'une formation ou éducation achevée » selon Ousmane Moussa Diagana dans l'avant propos du récit.

3. La représentation du corps et de l'espace

La représentation du corps dans le récit de Bios Diallo est en perpétuel devenir. L'écrivain part de la naissance, donc un corps qui est l'objet de toutes les préoccupations et de toutes les attentions possibles

jusqu'à ce que ce dernier devienne un acteur sur lequel se focalise tous les regards, notamment au moment du mariage où certaines paroles ou flèches illustrent la composition finie du corps qui est appelé à se marier : « La situation doit être clarifiée si les parents de la fille commencent à dire discrètement : notre fille à grandi. Nous avons besoin d'être fixé. » (p.70)

Dans cette société, une fois circoncis, l'homme occupe une place importante au sein de la famille et, au-delà, de la société. Il doit faire entendre sa parole et, on doit la respecter comme le dicte le code social. Mais, malgré tout, il ne doit pas trop parler et simplement agir. Il doit faire preuve d'un grand esprit de courage, ne reculant devant rien, « plutôt mourir que d'être couvert par la honte » comme le dit une expression célèbre de la langue peule ! La personne doit contrôler son langage et ses actes car au cours de sa vie son honneur peut être bafoué à cause d'une erreur de langage ou d'un acte mal placé. Dans cet imaginaire, la parole, et le sens qu'elle réèle, sont loin d'être gratuits.

Il est difficile de cerner avec exactitude l'espace à travers lequel évoluent les personnages de ce texte. C'est un espace mobile et multiforme ; est-ce du fait du nomadisme peul ? L'habitat doit être léger et facilement démontable. S'agissant de la case, l'auteur écrit que : « la case est conçue à la mesure de celui ou celle qui doit l'occuper. La femme, même sans être sollicitée, fait souvent preuve de vigilance à l'égard de ce qu'on lui confectionne. » (p.20) De par son caractère mobile, ce n'est plus un seul espace qui s'offre au lecteur, mais une multitude. On y trouve : la case familiale, l'arbre à palabre, la place de la jeunesse, qui représente un lieu de formation ou de confrontation (intellectuelle) directe entre jeunes pour mesurer leur esprit et savoir-faire : « Sur la place publique où se déroule la joute, la mise en scène est classique. Le prétendant et son invitée sont sur la sellette. La compétition se déroule sous l'œil du public qui reste debout autour d'eux. Tout mot est évalué, tout geste soupesé. » (p.52) En réalité, l'espace peul est régi par le corps et ce dernier est régulé en fonction de la nature de l'animal-symbole qu'est la vache. Tout fonctionne à partir de cet animal et tout gravite autour de lui : « A chaque lever et coucher du soleil, le berger porte sur la vache son regard interrogateur. Il lit, à travers elle, le bonheur d'une naissance et le malheur d'une mort ; la richesse d'une union ou le drame d'une rencontre. » (p.21)

Conclusion

En conclusion, on peut dire que les espaces représentés dans ce récit ont une fonction d'école, une école linguistique et culturelle, une école de la

vie qui accompagne l'homme partout où il sera et dont il sera difficile de se départir.

Le livre de Bios Diallo est une palette inépuisable d'enseignements et de sensations. Diallo parle d'un monde qui dispose d'un protocole de vie et d'un arsenal de codes et de règles qui lui sont propres. Cette société halpulaar, minutieusement décrite, peut renvoyer à d'autres sociétés africaines traditionnelles, que ce soit la société guinéenne décrite par Camara Laye ou maghrébine, mise en exergue par Mouloud Feraoun. C'est dans ce contexte que le livre de Diallo est tout à la fois essai ethno-anthropologique et récit autobiographique, à travers la description chronologique qu'il livre de la vie d'un enfant dans un espace déterminé, ainsi que les rapports que ce dernier entretient avec son entourage. Le récit de cet enfant peut constituer une sorte de vitrine à travers laquelle peut se reconnaître tout Africain. Sa force tient à cette sorte de dualité qu'il met en exergue où le réel se frotte et/ou se confronte à l'imaginaire, le sacré au profane, l'honneur au déshonneur... Bref, un récit « entre-deux » où littérature et ethnographie ne font qu'une.